

mais le docteur n'était pas fâché de prendre une idée générale du pays. On se décida donc à faire une pointe dans l'est du Fort-Providence. Altamont comptait pour chasser. Duk fut naturellement de la partie.

Donc, le lundi 17 juin, par un joli temps, le thermomètre marquant quarante-et-un degrés (+ 50 centigr.) dans une atmosphère tranquille et pure, les trois chasseurs, armés chacun d'un fusil à deux coups, de la hachette, du couteau à neige, et suivis de Duk, quittèrent Doctor's-House à six heures du matin ; ils étaient équipés pour une excursion qui pouvait durer deux ou trois jours ; ils emportaient des provisions en conséquence.

A huit heures du matin, Hatteras et ses deux compagnons avaient franchi une distance de sept milles environ. Pas un être vivant n'était encore venu solliciter un coup de fusil de leur part, et leur chasse menaçait de tourner à l'excursion.

Ce pays nouveau offrait de vastes plaines qui se perdaient au-delà des limites du regard ; des ruisseaux nés d'hier les sillonnaient en grand nombre, et de vastes mares, immobiles comme des étangs, miroitaient sous l'immobilité éblouissante du soleil. Les couches de glace dissoute livraient au pied un sol appartenant à la grande division des terrains sédimentaires dus à l'action des eaux, et si largement étendus à la surface du globe.

On voyait cependant quelques blocs erratiques d'une nature fort étrangère au sol qu'ils recouvraient, et dont la présence s'expliquait difficilement ; mais les schistes ardoisés, les divers produits des terrains calcaires, se rencontraient en abondance, et surtout des espèces de cristaux curieux, transparents, incolores, et doués de la réfraction particulière au spath d'Islande.

Mais, bien qu'il ne chassât pas, le docteur n'avait pas le temps de faire le géologue ; il ne pouvait être savant qu'un pas de course, car ses compagnons marchaient rapidement. Cependant il étudiait le terrain, et il causait le plus possible, car, sans lui, un silence absolu eût régné dans la petite troupe. Altamont n'avait aucune envie de parler au capitaine, qui ne désirait pas lui répondre.

Vers dix heures du matin, les chasseurs s'étaient avancés d'une douzaine de milles dans l'est ; la mer se cachait au-dessous de l'horizon ; le docteur proposa une halte pour déjeuner. Ce repas fut pris rapidement ; au bout d'une demi-heure, la marche recommença.

Le sol s'abaissait alors par des rampes douces ; certaines plaques de neige conservées, soit par l'exposition, soit par la déclivité des rocs, lui donnaient une apparence moutonneuse ; on eût dit des vagues déferlant en pleine mer par une forte brise.

La contrée présentait toujours des plaines sans végétation que pas un être animé ne paraissait jamais avoir fréquentées.

« Décidément, dit Altamont au docteur, nous ne sommes pas heureux dans nos chasses ; je conviens que le pays offre peu de ressources aux animaux ; mais le gibier des terres boréales n'a pas le droit d'être difficile, et il aurait pu se montrer plus complaisant.

— Ne nous désespérons pas, répondit le docteur ; la saison d'été commence à peine, et si Parry a rencontré tant d'animaux divers à l'île Melville, il n'y a aucune raison pour n'en pas trouver ici.

— Cependant nous sommes plus au nord, répondit Hatteras.

— Sans doute, mais le nord n'est qu'un mot dans cette question ; c'est le pôle du froid qu'il faut considérer, c'est-à-dire cette immensité glaciale au milieu de laquelle nous avons hiverné avec le *Forward* ; or, à mesure que nous montons, nous nous éloignons de la partie la plus froide du globe ; nous devons donc trouver au delà ce que Parry, Ross et d'autres navigateurs rencontrèrent en deçà.

— Enfin, fit Altamont avec un soupir de regret, jusqu'ici nous faisons plutôt métier de voyageurs que de chasseurs !

— Patience, répondit le docteur, le pays tend à changer peu à peu, et je serai bien étonné si le gibier nous manque dans les ravins où la végétation aura trouvé moyen de se glisser.

— Il faut avouer, répliqua l'Américain, que nous traversons une contrée bien inhabitée et bien inhabitable !

— Oh ! inhabitable, c'est un gros mot, répartit le docteur ; je ne crois pas aux contrées inhabitables ; l'homme, à force de sacrifices, en usant génération sur génération, et avec toutes les ressources de la science agricole, finirait par fertiliser un pareil pays !

— Vous pensez ? fit Altamont.

— Sans doute ! si vous alliez aux contrées célestes des premiers jours du monde, aux lieux où fut Thèbes, où fut Ninive, où fut Babylone, dans ces vallées fertiles de nos pères, il vous semblerait impossible que l'homme y eût jamais pu vivre, et l'atmosphère même s'y eût viciée depuis la disparition des créatures humaines. C'est la loi générale de la nature qui rend insalubres et stériles les contrées où nous ne vivons pas comme celles où nous ne vivons plus. Sachez-le bien, c'est l'homme qui fait lui-même son pays, par sa présence, par ses habitudes, par son industrie, je dirai plus, par son haleine ; il modifie peu à peu les exhalaisons du sol et les conditions atmosphériques, et il assainit par cela même qu'il respire ! Donc, qu'il existe des lieux inhabités, d'accord, mais inhabitables, jamais !

En causant ainsi, les chasseurs, devenus naturalistes, marchaient toujours, et ils arrivèrent à une sorte de vallon, largement découvert, au fond duquel serpentait une rivière à peu près dégélée ; son exposition au midi avait déterminé sur ses bords et à mi-côte une certaine végéta-

tion. Le sol y montrait une véritable envie de se fertiliser ; avec quelques pouces de terre végétale, il n'eût pas demandé mieux que de produire. Le docteur fit observer ces tendances manifestes.

« Voyez, dit-il, quelques colons entreprenants ne pourraient-ils, à la rigueur, s'établir dans cette ravine ? Avec de l'industrie et de la persévérance, ils en feraient tout autre chose, non pas les campagnes des zones tempérées, je ne dis pas cela, mais enfin un pays présentable. Eh ! si je ne me trompe, voilà même quelques habitants à quatre pattes ! Les gaillards connaissent les bons endroits.

— Ma foi, ce sont des lièvres polaires, s'écria Altamont, en armant son fusil.

— Attendez, s'écria le docteur, attendez, chasseur enragé ! Ces pauvres animaux ne songent guère à fuir ! Voyons, laissez-les faire ; ils viennent à nous !

En effet, trois ou quatre jeunes lièvres, gambadant parmi les petites bruyères et les mousses nouvelles, s'avançaient vers ces trois hommes dont ils ne paraissaient pas redouter la présence ; ils accouraient avec de jolis airs naïfs, qui ne parvenaient guère à désarmer Altamont.

Bientôt, ils furent entre les jambes du docteur, et celui-ci les caressa de la main en disant :

« Pourquoi des coups de fusil à qui vient chercher des caresses ? La mort de ces petites bêtes nous est bien inutile !

— Vous avez raison, docteur, répondit Hatteras ; il faut leur laisser la vie.

— Et à ces ptarmigans qui volent vers nous ! s'écria Altamont, à ces chevaliers qui s'avancent gravement sur leurs longues échasses !

Toute une gentie emplumée venait au-devant des chasseurs, ne soupçonnant pas ce péril que la présence du docteur venait de conjurer. Duk lui-même se contentait, demeurait en admiration.

« C'était un spectacle curieux et touchant que celui de ces jolis animaux qui couraient, bondissaient et voltigeaient sans défiance ; ils se posaient sur les épaules du bon Clawbonny ; ils se couchaient à ses pieds ; ils s'offraient d'eux-mêmes à ces caresses inaccoutumées ; ils semblaient faire de leur mieux pour recevoir chez eux ces hôtes inconnus ; les oiseaux nombreux, poussant de joyeux cris, s'appelaient l'un l'autre, et il en venait de divers points de la ravine ; le docteur ressemblait à un charmeur véritable. Les chasseurs continuèrent leur chemin en remontant les berges humides du ruisseau, suivis par cette bande familière, et, à un tournant du vallon, ils aperçurent un troupeau de huit ou dix rennes qui broutaient quelques lichens à demi enterrés sous la neige, animaux charmants à voir, gracieux et tranquilles, avec ces andouillers dentelés que la femelle portait aussi fièrement que le mâle ; leur pelage, d'apparence laineuse, abandonnait déjà la blancheur hivernale pour la couleur brune et grisâtre de l'été ; ils ne paraissaient ni plus ni moins effrayés ni moins apprivoisés que les lièvres ou les oiseaux de cette contrée paisible. Telles durent être les relations du premier homme avec les premiers animaux, au jeune âge du monde.

Les chasseurs arrivèrent au milieu du troupeau sans que celui-ci eût fait un pas pour fuir ; cette fois, le docteur eut beaucoup de peine à contenir les instincts d'Altamont ; l'Américain ne pouvait voir tranquillement ce magnifique gibier sans qu'une ivresse de sang lui montât au cerveau. Hatteras regardait d'un air ému ces douces bêtes qui venaient froter leurs naseaux sur les vêtements du docteur, l'ami de tous les êtres animés.

« Mais enfin, disait Altamont, est-ce que nous ne sommes pas venus ici pour chasser ?

— Pour chasser le bœuf musqué, répondait Clawbonny, et pas autre chose ! Nous ne saurions que faire de ce gibier ; nos provisions sont suffisantes ; laissez-nous donc jouir de ce spectacle touchant de l'homme se mêlant aux ébats de ces paisibles animaux et ne leur inspirant aucune crainte.

— Cela prouve qu'ils ne l'ont jamais vu, dit Hatteras.

— Evidemment, répondit le docteur, et de cette observation on peut tirer la remarque suivante : c'est que ces animaux ne sont pas d'origine américaine.

— Et pourquoi cela ? dit Altamont.

— S'ils étaient nés sur les terres de l'Amérique septentrionale, ils sauraient ce qu'on doit penser de ce mammifère bipède et bimane qu'on appelle l'homme, et, à notre vue, ils n'auraient pas manqué de s'enfuir ! Non, il est probable qu'ils sont venus du nord, qu'ils sont originaires de ces contrées inconnues de l'Asie dont nos semblables ne se sont jamais approchés, et qu'ils ont traversé les continents voisins du pôle.

Ainsi, Altamont, vous n'avez pas le droit de les réclamer pour des compatriotes.

— On ! répondit Altamont, un chasseur n'y regarde pas de si près, et le gibier est toujours du pays de celui qui le tue !

— Allons, calmez-vous, mon brave Nemrod ! pour mon compte, je renoncerais à tirer un coup de fusil de ma vie, plutôt que de jeter l'effroi parmi cette charmante population. Voyez ! Duk lui-même fraternise avec ces jolies bêtes. Croyez-moi, restons bons, quand cela se peut ! La bonté est une force !

— Bien, bien, répondit Altamont, qui comprenait peu cette sensibilité, mais je voudrais vous voir avec votre bonté pour toute arme au milieu d'une bande d'ours ou de loups !

— Oh ! je ne prétends point charmer les bêtes féroces, répondit le docteur ; je crois peu aux enchantements d'Orphée ; d'ailleurs, les ours et les loups ne viendraient pas à nous comme ces lièvres, ces perdrix et ces rennes.

— Pourquoi pas, répondit Altamont, s'ils n'avaient jamais vu d'hommes ?

— Parce que ces animaux-là sont naturellement féroces, et que la féroce, comme la méchanceté, engendre le soupçon ; c'est une remarque que les observateurs ont pu faire sur l'homme aussi bien que sur les animaux. Qui dit méchant dit méfiant, et la crainte est facile à ceux-là qui peuvent l'inspirer.

Cette petite leçon de philosophie naturelle termina l'entretien.

Toute cette journée se passa dans cette ravine que le docteur voulut appeler l'Arcadie-Boréale, à quoi ses compagnons ne s'opposèrent nullement, et, le soir venu, après un repas qui n'avait coûté la vie à aucun des habitants de cette contrée, les trois chasseurs s'endormirent dans le creux d'un rocher disposé tout exprès pour leur offrir un confortable abri.

CHAPITRE XVII.—LA REVANCHE D'ALTAMONT

Le lendemain, le docteur et ses compagnons se réveillèrent après une nuit passée dans la plus parfaite tranquillité. Le froid, sans être vif, les avait un peu piqués aux approches du matin ; mais, bien couverts, ils avaient dormi profondément sous la garde des animaux paisibles.

Le temps se maintenant au beau, ils résolurent de consacrer encore cette journée à la reconnaissance du pays et à la recherche des bœufs musqués. Il fallait bien donner à Altamont la possibilité de chasser un peu, et il fut décidé que, quand ces bœufs seraient les animaux les plus naïfs du monde, il aurait le droit de les tirer. D'ailleurs, leur chair, quoique fortement imprégnée de muse, fait un aliment savoureux, et les chasseurs se réjouissaient de rapporter au Fort-Providence quelques morceaux de cette viande fraîche et réconfortante.

Le voyage n'offrit aucune particularité pendant les premières heures de la matinée ; le pays, dans le nord-est, commençait à changer de physionomie ; quelques ressauts de terrain, premières ondulations d'une contrée moutonneuse, faisaient présager un sol nouveau. Cette terre de la Nouvelle-Amérique, si elle ne formait pas un continent, devait être au moins une île importante ; d'ailleurs, il n'était pas question de vérifier ce point géographique.

Duk courait au loin, et il tomba bientôt en arrêt sur des traces qui appartenaient à un troupeau de bœufs musqués ; il prit alors les devants avec une extrême rapidité, et ne tarda pas à disparaître aux yeux des chasseurs.

Ceux-ci se guidèrent sur ses aboiements clairs et distincts, dont la précipitation leur apprit que le fidèle chien avait enfin découvert l'objet de leur convoitise.

Is s'élançèrent en avant, et, après une heure et demie de marche, ils le trouvèrent en présence de deux animaux d'assez forte taille et d'un aspect véritablement redoutable ; ces singuliers quadrupèdes paraissaient étonnés des attaques de Duk, sans s'en effrayer d'ailleurs ; ils broutaient une sorte de mousse rose qui veloutait le sol dépourvu de neige. Le docteur les reconnut facilement à leur taille moyenne, à leurs cornes très-élargies et soudées à leur base, à cette curieuse absence de muflle, à leur chanfrein busqué comme celui du mouton et à leur queue très-courte ; l'ensemble de cette structure leur fit donner, par les naturalistes, le nom « d'ovibos », mot composé qui rappelle les deux natures d'animaux dont ils tiennent. Une bourre de poils épaisse et longue, et une sorte de soie brune et fine formaient leur pelage.

A la vue des chasseurs, les deux animaux ne tardèrent pas à prendre la fuite, et ceux-ci les poursuivirent à toutes jambes.

Mais les atteindre était difficile à des gens qu'une course soit-nue d'une demi-heure essouffla complètement. Hatteras et ses compagnons s'arrêtèrent.

« Diable ! fit Altamont.

— Diable est le mot, répondit le docteur, dès qu'il put reprendre haleine. Je vous donne ces ruminants-là pour des Américains, et ils ne paraissent pas avoir de vos compatriotes une idée très-avantageuse.

— Cela prouve que nous sommes de bons chasseurs, » répondit Altamont.

Cependant les bœufs musqués, ne se voyant plus poursuivis, s'arrêtèrent dans une posture d'étonnement. Il devenait évident qu'on ne les forcerait pas à la course ; il fallut donc chercher à les cerner ; le plateau qu'ils occupaient alors se prêtait à cette manœuvre. Les chasseurs, laissant Duk harceler ces animaux, descendirent par les ravines avoisinantes, de manière à tourner le plateau. Altamont et le docteur se cachèrent à l'une de ces extrémités derrière des saillies de roc, tandis qu'Hatteras, en remontant à l'improviste par l'extrémité opposée, devait les rabattre sur eux.

Au bout d'une demi-heure, chacun avait gagné son poste.

« Vous ne vous opposez pas cette fois à ce qu'on rejoigne ces quadrupèdes à coups de fusil ? dit Altamont.

— Non ! c'est de bonne guerre, » répondit le docteur, qui, malgré sa douceur naturelle, était chasseur au fond de l'âme.

Ils causaient ainsi, quand ils virent les bœufs musqués s'ébranler, Duk à leurs talons ; plus loin, Hatteras, poussant de grands cris, les chassait du côté du docteur et de l'Américain, qui s'élançèrent bientôt au-devant de cette magnifique proie.

Ansité, les bœufs s'arrêtèrent, et, moins effrayés de la vue d'un seul ennemi, ils revinrent sur Hatteras ; celui-ci les attendit de pied ferme, coucha en joue le plus rapproché des deux quadrupèdes, fit feu, sans que sa balle, frappant l'animal en plein front, parvint à en-

raiser sa marche. Le second coup de fusil d'Hatteras ne produisit d'autre effet que de rendre ces bêtes furieuses ; elles se jetèrent sur le chasseur désarmé et le renversèrent en un instant.

« Il est perdu, » s'écria le docteur.

Au moment où Clawbonny prononça ces paroles avec l'accent du désespoir, Altamont fit un pas en avant pour voler au secours d'Hatteras ; puis il s'arrêta, luttant contre lui-même et contre ses préjugés.

« Non ! s'écria-t-il, ce serait une lâcheté !

Il s'élança vers le théâtre du combat avec Clawbonny.

Son hésitation n'avait pas duré une demi-seconde. Mais si le docteur vit ce qui se passait dans l'âme de l'Américain, Hatteras le comprit, lui qui se fut laissé tuer plutôt que d'implorer l'intervention de son rival. Toutefois, il eut à peine le temps de s'en rendre compte, car Altamont apparut près de lui.

Hatteras, renversé à terre, essayait de parer les coups de cornes et les coups de pieds des deux animaux ; mais il ne pouvait prolonger longtemps une pareille lutte.

Il allait inévitablement être mis en pièces, quand deux coups de feu retentirent ; Hatteras sentit les balles lui raser la tête.

« Hardi ! » s'écria Altamont, qui, rejetant loin de lui son fusil déchargé, se précipita sur les animaux irrités.

L'un des bœufs, frappé au cœur, tomba foudroyé ; l'autre, au comble de la fureur, allait évaluer le malheureux capitaine, lorsque Altamont, se présentant face à lui, plongea entre ses mâchoires ouvertes sa main armée du couteau à neige ; de l'autre, il lui fendit la tête d'un terrible coup de hache.

Cela fut fait avec une rapidité merveilleuse, et un éclair eût illuminé toute cette scène. Le second bœuf se courba sur ses jarrets et tomba mort.

« Hurrah ! hurrah ! » s'écria Clawbonny.

Hatteras était sauvé.

Il devait donc la vie à l'homme qu'il détestait le plus au monde ! Que se passe-t-il dans son âme en cet instant ? Quel mouvement humain s'y produisit qu'il ne put maîtriser ?

C'est là l'un de ces secrets du cœur qui échappent à toute analyse.

Quoi qu'il en soit, Hatteras, sans hésiter, s'avança vers son rival et lui dit d'une voix grave :

« Vous m'avez sauvé la vie, Altamont.

— Vous aviez sauvé la mienne, » répondit l'Américain.

Il y eut un moment de silence ; puis Altamont ajouta :

« Nous sommes quittes ! Hatteras.

— Non, Altamont, répondit le capitaine ; lorsque le docteur vous a retiré de votre tombeau de glace, j'ignorais qui vous étiez, et vous m'avez sauvé au péril de vos jours, sachant qui je suis.

— Eh ! vous êtes mon semblable, répondit Altamont, et quoi qu'il en soit, un Américain n'est point un lâche !

— Non, certes, s'écria le docteur, c'est un homme ! un homme comme vous, Hatteras.

— Et, comme moi, il partagera la gloire qui nous est réservée !

— La gloire d'aller au pôle Nord ! dit Altamont.

— Oui ! fit le capitaine, avec un accent superbe.

— Je l'avais donc deviné ! s'écria l'Américain. Vous avez donc osé concevoir un pareil dessein ! Vous avez osé tenter d'atteindre ce point inaccessible ! Ah ! c'est beau, cela ! Je vous le dis, moi, c'est sublime !

— Mais vous, demanda Hatteras d'une voix rapide, vous ne vous élanciez donc pas, comme nous, sur la route du pôle ?

Altamont semblait hésiter à répondre.

« Eh bien ? » fit le docteur.

— Eh bien, non ! s'écria l'Américain. Non ! la vérité avant l'amour-propre ! Non ! je n'ai pas eu cette grande pensée qui vous a entraînés jusqu'ici. Je cherchais à franchir, avec mon navire, le passage du Nord-Ouest, et voilà tout.

— Altamont, dit Hatteras en tendant la main à l'Américain, soyez donc notre compagnon de gloire, et venez avec nous découvrir le pôle Nord !

Ces deux hommes serrèrent alors, dans une chaleureuse étreinte, leur main franche et loyale.

Quand ils se retournèrent vers le docteur, celui-ci pleurait.

« Ah ! mes amis, murmura-t-il en s'essuyant les yeux, comment mon cœur peut-il contenir la joie dont vous le remplissez ! Ah ! mes chers compagnons, vous avez sacrifié, pour vous réunir dans un succès commun, cette misérable question de nationalité ! Vous vous êtes dit que l'Angleterre et l'Amérique ne faisaient rien dans tout cela, et qu'une étroite sympathie devait nous lier contre les dangers de notre expédition ! Si le pôle Nord est atteint, qu'importe qui l'aura découvert ! Pourquoi se rabaisser ainsi, et se targuer d'être Américains ou Anglais, quand on peut se vanter d'être hommes !

Le bon docteur pressait dans ses bras les ennemis réconciliés ; il ne pouvait calmer sa joie ; les deux nouveaux amis se sentaient plus rapprochés encore par l'amitié que le digne homme leur portait à tous deux. Clawbonny parlait, sans pouvoir se contenir, de la vanité des compétitions, de la folie des rivalités, et de l'accord si nécessaire entre des hommes abandonnés loin de leur pays. Ses paroles, ses larmes, ses caresses, tout venait du plus profond de son cœur.